

Amazonie vénézuélienne dans *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1804)* d'Alexandre de Humboldt : Nature et Homme

Maurice Belrose

Volume 17, Number 3, December 2017

Biodiversités et gestion des territoires : de la connaissance des territoires à leur gestion maîtrisée au regard des différentes composantes biologiques

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1058372ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal
Éditions en environnement VertigO

ISSN

1492-8442 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belrose, M. (2017). Amazonie vénézuélienne dans *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1804)* d'Alexandre de Humboldt : Nature et Homme. *VertigO*, 17(3).

Article abstract

Le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1804)* du baron prussien Alexandre de Humboldt, rédigé en français et publié à Paris au début du XIX^e siècle, est riche en informations scientifiques des plus variées sur le Venezuela et singulièrement sur sa partie amazonienne, appelée alors Provincia de Guayana, qu'il a parcourue par voie fluviale durant près de 75 jours. Dans les chapitres consacrés à la Guyane espagnole, il relate son long voyage en pirogue du port *llanero* de San Fernando de Apure jusqu'au Haut-Orénoque, puis de là jusqu'à la ville d'Angostura (actuellement Ciudad Bolívar), capitale de la province, faisant état non seulement de ce qu'il a vu, observé, entendu dire et noté dans son « journal », mais aussi du fruit des recherches qu'il a effectuées postérieurement à son voyage, et qui justifient qu'il se proclame « historien des colonies ».

L'Amazonie vénézuélienne est tributaire de l'Orénoque et ses nombreux affluents. La population y est composée surtout d'Indiens appartenant à une grande diversité d'ethnies, parlant des langues très différentes les unes des autres, vivant parfois en liberté, mais le plus souvent confinés dans des missions tenues par des religieux espagnols. Il y a aussi quelques Noirs et autres « gens de couleur » appelés *Pardos*. Tous les habitants sont soumis au même climat rude et débilitant, à la toute-puissance de la forêt équatoriale, mais celle-ci n'apparaît pas pour autant comme un « enfer vert ». Humboldt qui s'intéresse à tout nous informe en particulier des relations entre ethnies indiennes et entre Indiens et non-Indiens, dénonçant au passage la cupidité des Européens et l'esclavage des Indiens. Il ne cache pas son admiration pour les « Bédouins de l'Orénoque » que sont les Caraïbes, dont il vante les qualités physiques et intellectuelles, sans omettre toutefois de rappeler qu'ils ont été jadis des pourvoyeurs d'esclaves. Il renseigne sur la flore et la faune, les pratiques agricoles des Indiens, l'usage qu'ils font de certaines plantes, leurs coutumes, croyances et mythes.



Amazonie vénézuélienne dans *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1804)* d'Alexandre de Humboldt : Nature et Homme

Maurice Belrose

Introduction

- 1 Notre intervention est celle d'un professeur de littérature hispano-américaine s'intéressant plus particulièrement au Venezuela, pays dont il aime à rappeler le caractère à la fois caraïbéen et sud-américain et que 45 % de son territoire est situé en Amazonie. L'Amazonie vénézuélienne, connue comme « Provincia de Guayana » à l'époque coloniale, est divisée actuellement en trois États (Amazonas, Bolívar et Delta Amacuro), et sur les cartes officielles apparaît une « Zone en réclamation » connue comme « Guayana Esequiba », qui fait partie du territoire de la République de Guyana.
- 2 Notre communication va porter sur l'Amazonie vénézuélienne -appelée encore, jadis, « Guayana Española » - telle que vue et présentée au début du XIX^e siècle par le savant prussien Alexandre de Humboldt dans son célèbre *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1804)*¹. Cet ouvrage, constitué de 13 tomes, a été rédigé en français et édité pour la première fois à Paris, de 1816 à 1831. Nous en avons consulté une traduction en espagnol réalisée par la *Dirección de Cultura y Bellas Artes* du Ministère de l'Éducation du Venezuela². Il s'agit d'une traduction partielle, en cinq « tomes », qui a fait l'objet d'une première édition en 1941-1942, puis d'une seconde en 1956. Les quatre premiers « tomes » de l'édition vénézuélienne regroupent chacun deux « livres » du texte français et le cinquième correspond au « livre » 9, suivi d'un supplément consacré à la correspondance de Humboldt.

- 3 L'intérêt des autorités vénézuéliennes pour cet ouvrage s'explique par le fait qu'il est en grande partie consacré au Venezuela, et aussi par l'abondance, la diversité et la qualité scientifique des informations relatives à ce pays recueillies par Humboldt et son compagnon de voyage, le naturaliste français Aimé Bonpland.
- 4 Les données portant sur la Guyane Espagnole se trouvent essentiellement dans les « tomes » III et IV de l'édition mentionnée plus haut. Compte tenu de leur abondance et de leur diversité, et du fait que nous n'avons aucune compétence ni en géographie ni en biodiversité, nous avons décidé d'opérer un choix et de privilégier ce que Humboldt écrit sur les hommes et les femmes qui peuplent ces immenses espaces, relativement « vierges » à cette époque-là, et sur les rapports qu'ils entretiennent avec le milieu naturel.
- 5 Après avoir résumé le voyage en Amérique d'Alexandre de Humboldt et d'Aimé Bonpland, nous suivons les deux savants dans leur périple à travers l'Amazonie vénézuélienne, où le fleuve Orénoque et ses multiples affluents sont pratiquement les seules voies de communication possibles et contribuent à fixer les populations autochtones. Nous découvrirons ainsi de nombreuses ethnies amérindiennes vivant soit en liberté soit confinées dans des missions tenues par des religieux espagnols. Humboldt s'intéresse à leurs modes de vie, à l'usage qu'ils font des plantes et des insectes, ainsi qu'à leurs langues, coutumes et croyances. Il parle également des relations - pacifiques ou conflictuelles- entre tribus indigènes, ainsi que de celles existant entre Indiens et non-Indiens, ces derniers étant essentiellement des religieux espagnols et quelques Noirs et Mulâtres, appelés *Pardos* en espagnol.
- 6 Ainsi, l'on verra que l'Homme, qu'il soit amérindien, européen ou africain, est sommé de s'adapter aux dures conditions imposées par la toute-puissante Nature, sans toutefois que l'Amazonie, telle que décrite par Humboldt, puisse être qualifiée d'« enfer vert ».
- 7 Nous tenons à préciser que le texte de Humboldt a été traduit en espagnol par trois Vénézuéliens³ et que dans le but de faciliter la compréhension de notre étude, nous avons décidé de retraduire en français les quelques citations qui y apparaissent. Il est donc possible que cette retraduction soit quelque peu différente du texte original.

Humboldt au Venezuela

- 8 Le baron Alexandre de Humboldt décida au mois de décembre 1798 de se joindre, en compagnie d' Aimé Bonpland, à l'expédition savante qui suivait les troupes napoléoniennes en Égypte. Mais las d'attendre à Marseille le bateau qui devait les emmener à Tunis, les deux scientifiques décidèrent de se rendre en Espagne afin de gagner Smyrne. Mais une fois en Espagne, Humboldt changea son plan et décida de partir pour les colonies espagnoles d'Amérique, ce qu'il fit le 5 juin 1799, toujours accompagné de Bonpland. Les deux hommes foulèrent pour la première fois le sol du Nouveau Monde - appelé « Nouveau Continent » par Humboldt- , le 16 juillet 1799 à Cumaná, ville située sur la côte caraïbe du Venezuela, à l'est de Caracas. A ce moment-là, Humboldt pensait se rendre en Nouvelle-Espagne (Mexique), mais le hasard en décida autrement. En effet, une épidémie de fièvre maligne se déclara à bord du « Pizarro », le navire sur lequel il voyageait, obligeant tous les passagers à descendre à terre. La situation s'étant compliquée avec le décès d'un passager, un esclave noir âgé de 18 ans, Humboldt et

Bonpland durent donc se résoudre à rester au Venezuela quelques semaines, en attente du prochain navire partant pour la Nouvelle-Espagne.

- 9 Mais les quelques semaines escomptées se transformèrent en une année entière. Du 4 au 23 septembre 1799, ils s'enfoncèrent à l'intérieur de la Province de Cumaná -appelée encore « Nueva Andalucía » - où ils visitèrent notamment les missions des Indiens *Chaimas*. Puis, se dirigeant vers l'ouest par voie maritime, ils visitèrent Caracas et ses environs. Le 7 février 1800, ils quittèrent Caracas en direction de l'Orénoque, parcourant d'abord les riches Vallées d'Aragua et visitant les villes de La Victoria, Turmero, Maracay, Valencia et Puerto Cabello. Après avoir traversé les *Llanos occidentaux*⁴ afin d'embarquer à San Fernando, ville située sur la rive gauche du fleuve Apure, ils pénétrèrent dans les eaux de l'Orénoque le 5 avril 1800.
- 10 Entre le moment où Humboldt et Bonpland embarquent à San Fernando et celui où ils quittent la Province de Guyane en retraversant l'Orénoque à Angostura (actuellement Ciudad Bolívar) pour se diriger de nouveau vers Cumaná à travers les *Llanos del Pao* et les missions des Indiens Caraïbes, il s'écoule 75 jours, durant lesquels ils parcourent d'énormes distances en pirogue ou canot, poussant jusqu'au Haut-Orénoque, dans l'actuel État d'Amazonas, au sud-est du Venezuela, à la frontière du Brésil.
- 11 Au terme de son séjour d'un an au Venezuela, Humboldt se rend successivement à Cuba, en Nouvelle-Grenade (actuelle Colombie), en Équateur, au Pérou, au Mexique, à Cuba de nouveau, et finalement aux États-Unis, avant de regagner Bordeaux le 3 août 1804. Après un court séjour à Paris, où il fait la connaissance du Vénézuélien Simón Bolívar, le futur *Libertador*, il rentre à Berlin pour mettre en ordre l'énorme matériel accumulé au cours de son si long voyage et se consacrer à la rédaction de son monumental *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*. La rédaction a duré des années, et l'édition, qui s'est étalée de 1816 à 1831, a été à la charge de plusieurs imprimeurs parisiens. Humboldt a investi une véritable fortune dans cette exaltante aventure intellectuelle.

L'Amazonie vénézuélienne vue par Humboldt

- 12 Le 8 septembre 2011, France Culture a consacré à Alexandre de Humboldt une émission intitulée « Alexandre de Humboldt, explorateur célèbre, génie méconnu », organisée à l'occasion de la réédition en 13 volumes, chez Slatkine Reprints, de *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*. Si nous nous référons à cet événement, c'est surtout pour la façon dont sur le site Internet de France Culture sont résumées les multiples facettes de l'activité scientifique de ce personnage hors pair :

En érudit boulimique et encyclopédique, il fut un savant-intuitif-romantique-visionnaire, qui voulut tout englober dans son approche de la physique du monde ; un précurseur de nombreuses sciences modernes, telles l'écologie, la climatologie, la géographie moderne, l'océanographie, l'ethnologie, l'anthropologie et l'archéologie américanistes, tout en faisant avancer d'autres disciplines comme la cartographie, la physique, le magnétisme ou encore la volcanologie.

- 13 C'est effectivement ce pionnier, cet homme extrêmement curieux, cultivé, passionné et prêt à sacrifier sa fortune, sa santé voire sa vie sur l'autel de la science, que le lecteur découvre dans la version espagnole de son *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, où la Provincia de Guayana, occupe, comme nous l'avons déjà signalé, une grande partie des « tomes » III et IV. Durant son séjour au Venezuela, Humboldt a beaucoup observé, mesuré et noté dans son « *journal*⁵ », s'intéressant pratiquement à

tout : au relief, au climat, à la flore, à la faune, au mouvement des étoiles, au tellurisme, à la production agricole, à l'économie, à la démographie, aux différentes ethnies, etc. Aidé de Bonpland, il a collecté des végétaux, des minéraux, des animaux et même des ossements humains. Et pour rédiger son ouvrage, il ne s'est pas contenté de ce qu'il a vu et entendu : il a consulté aussi de nombreux ouvrages et documents divers relatifs au Nouveau Monde, au point de se proclamer « Historien des colonies⁶ ». Il convient de préciser à cet égard que son ouvrage couvre une période historique qui va bien au-delà de l'année 1804. C'est ainsi que Humboldt y parle du processus d'indépendance des colonies espagnoles d'Amérique, qui, on le sait, a débuté en 1810, ou encore du terrible séisme qui, en 1812, a ravagé Caracas. Notons encore que l'« Historien des colonies » s'avère être aussi un visionnaire, argumentant scientifiquement en faveur du percement d'un canal inter-océanique au Nicaragua⁷.

- 14 Comme il sied à un récit de voyage, la narration de *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent* est globalement linéaire. Cependant, Humboldt y procède à de fréquentes anachronies narratives (anticipations et retours en arrière), à des digressions, passant brusquement d'un thème à un autre, se répétant parfois, tellement les sujets qu'il traite sont riches et variés : preuve de son inépuisable curiosité intellectuelle, de l'acuité de son sens de l'observation et de sa volonté de partager son savoir encyclopédique.

Importance de l'Orénoque et de ses affluents

- 15 Humboldt relate avec force détails son long périple de San Fernando de Apure à San Carlos de Río Negro, et de là à la ville d' Angostura, nous renseignant sur le relief, le climat, la flore, la faune, et surtout sur les habitants de ces vastes contrées où s'exerce la toute-puissance de la nature. Le fait le plus important peut-être à signaler est sa contribution à l'identification définitive du cours d'eau qui unit les deux grands fleuves amazoniens que sont l'Orénoque et l'Amazone.
- 16 Comme nous l'avons indiqué, c'est le 5 avril 1800, au début de la saison des pluies, que la pirogue de Humboldt, mue par la force musculaire d'un équipage indien, passa des eaux du fleuve *llanero* Apure à celles de l'Orénoque, fleuve qu'elle entreprit de remonter dans la direction sud-ouest, jusqu'à la plage des Indiens *Guaricotos*. Le 6 avril, laissant derrière elle le port de la Encaramada, elle continua sa remontée de l'Orénoque en suivant la direction sud puis en se dirigeant vers le sud-ouest. Le 7 avril, les voyageurs découvrent l'embouchure de l'Arauca, autre affluent *llanero* de l'Orénoque. Le 9 avril au matin, ils débarquent sur la plage de Pararuma où Humboldt achète à un missionnaire une « belle pirogue », l'Indien qui les a amenés de San Fernando à Pararuma ayant décidé de ne pas aller plus loin à cause de sa méconnaissance des rapides de l'Orénoque. Accompagnés dudit missionnaire, Humboldt et Bonpland poursuivent leur voyage. Le 12 avril ils arrivent à l'embouchure du Meta, autre affluent *llanero* de l'Orénoque et le 13 ils passent les rapides de Tabaje, dont Humboldt dit qu'ils marquent le « *terme du voyage de Gumila* ».
- 17 Selon ce qu'indique Humboldt au début du « tome » IV (de l'édition vénézuélienne), les deux grandes cataractes de l'Orénoque, appelées respectivement *Mapara* et *Quituna* par les Indiens et *Atures* et *Maipures* par les missionnaires, divisent en deux parties inégales les établissements chrétiens de la Guyane Espagnole : ceux du Bas-Orénoque, situés entre le rapide d'Atures et l'embouchure du fleuve ; et ceux du Haut-Orénoque, qui comprennent les hameaux se trouvant entre le rapide de Maipures et les collines du Duida⁸.

- 18 Après avoir évoqué différents changements de direction de l'Orénoque et dit comment celui-ci se grossit du Yao, du Ventuari, de l'Atabapo et du Guaviare, Humboldt résume lesdits changements de la manière suivante : 1) depuis « ses sources, ou du moins depuis la Esmeralda jusqu'à San Fernando de Atabapo », il coule d'est en ouest ; 2) depuis San Fernando de Atabapo, où le Guaviare rejoint l'Atabapo, jusqu'à la bouche de l'Apure, il coule dans la direction sud-nord et forme les grandes cataractes ; 3) et finalement depuis la bouche de l'Apure jusqu'à Angostura et les côtes de l'Océan, il coule d'ouest en est⁹.
- 19 L'observation capitale que fait Humboldt concerne le cours d'eau qui unit l'Orénoque et l'Amazone, à savoir le Río Negro, par le biais du Casiquiare. Il écrit que « *Le Casiquiare, bras de l'Orénoque, qui coule du nord au sud, se jette dans le Guainía ou Río Negro, lequel à son tour rejoint le Maraón ou Fleuve des Amazones* »¹⁰. Il fait état toutefois de l'opinion des Indiens de la Esmeralda qui soutiennent que l'Orénoque naît de deux fleuves, qui sont le Guaviare et le Paragua, ce dernier nom étant, précise-t-il, celui qu'ils donnent au Haut-Orénoque de San Fernando à Santa Bárbara. Il en découle donc que, selon ces Indiens, le Casiquiare n'est pas un bras de l'Orénoque, mais du Paragua¹¹. Humboldt informe à ce propos que les diverses nations qui « *fréquentent ce labyrinthe de fleuves* » leur donnent des noms totalement différents, ce qui crée de la confusion, et que les missionnaires européens eux-mêmes désignent par des noms différents les cours supérieurs et inférieurs des grands affluents de l'Orénoque¹².
- 20 Au terme des 75 jours qu'a duré le voyage commencé à San Fernando de Apure, l'expédition a parcouru, dans des conditions difficiles, 500 lieues, soit environ 2.778 km, explique Humboldt.

Les Indiens de la Guyane Espagnole

Relations entre Indiens et missionnaires : commerce et mauvais traitements

- 21 La première rencontre de Humboldt avec les Indiens amazoniens a lieu au port de la Encaramada où il perçoit des Caraïbes remontant l'Orénoque pour participer à la « *fameuse pêche aux oeufs de tortues* ». Il observe, amusé que le cacique et « ses Indiens » sont tous également nus, armés d'arcs et de flèches et couverts d'*onoto*¹³. Il s'extasie devant leur stature « *presque athlétique* » et dit des femmes qu'elles étaient très grandes, mais d'une saleté dégoûtante. Plus loin, décrivant un rassemblement d'Indiens de différentes ethnies sur l'île de Boca de la Tortuga, il note qu'en plus des *Guamos* et *Otomacos* d'Uruana, tenus pour deux « *races sauvages et intraitables* », il y avait des Caraïbes et d'autres Indiens du Bas-Orénoque. Il explique que chaque tribu campait séparément et se distinguait des autres par les pigments avec lesquels ses membres se peignaient la peau. L'objet de ce rassemblement, explique-t-il, est la pêche aux oeufs de tortues Arraus, oeufs dont on tire une huile qui fait l'objet d'un commerce lucratif.
- 22 Humboldt tombe sur un autre rassemblement d'Indiens sur l'île de Pararuma. Il décèle dans ces Indiens « *renfrognés, silencieux et impassibles* », le « *caractère primitif de notre espèce* », et n'hésite pas à parler de « *race dégénérée* », de « *restes ténus de peuples qui après avoir été longtemps dispersés dans la forêt, sont retournés à la barbarie* »¹⁴. Pour exprimer l'idée que ces Indiens vont nus, Humboldt dit avec humour, à deux reprises, que leur unique « *vêtement* » est la peinture vermeille dont ils enduisent leur corps, ajoutant qu'on peut distinguer deux sortes de peinture, selon que les individus soient plus ou moins puissants. Ainsi, l'ornement commun des *Caribes* (Caraïbes), *Otomacos* et *Yaruros* est l'*onoto*, que dit-il,

les Espagnols appellent *achote* et les colons de Cayenne « *rocu* ». Un autre pigment beaucoup plus apprécié provient d'une plante de la famille des Bignoniaceas, que Bonpland a dénommée *Bignonia Chica*, et que les *Tamanacos* appellent *craviri*, et les *Maipures kiraaviri*.

- 23 Ces observations l'amènent à aborder la question des relations commerciales entre les Indiens et les missionnaires. Il signale, non sans malice, que la majorité des missionnaires du Haut-Orénoque et du Bas-Orénoque autorisent les Indiens à se peindre la peau et que, comme ils ne peuvent pas leur vendre des toiles et des vêtements, ils leur vendent du pigment rouge, qui est très demandé par les « naturels »¹⁵. Toujours à propos du campement de Pararuma, il présente les missionnaires comme de véritables exploiters, les accusant d'échanger les divers produits de la forêt que leur fournissent les Indiens (animaux, résine de *Mani*, pigment de *Chica*) contre des toiles, des clous, des haches, des hameçons et des aiguilles. Il écrit notamment :

« Les produits de l'Orénoque ont été achetés à vil prix aux Indiens qui vivent sous la dépendance des moines ; et ce sont précisément ces Indiens qu'achètent aux moines, quoiqu'à un prix très élevé, avec l'argent tiré de la récolte des oeufs, les instruments de pêche et d'horticulture »¹⁶.

- 24 Après avoir ainsi critiqué la cupidité des moines, Humboldt dénonce leur cruauté envers les Indiens qui ne leur obéissent pas, en évoquant la sévère punition infligée un matin, dans la mission de Los Raudales, au jeune Indien Zerepe, très intelligent et parlant plusieurs langues, parce qu'il refusait de les accompagner Bonpland et lui. Il raconte que Zerepe était fouetté sans pitié et que lui et son compagnon eurent du mal à obtenir qu'on lui pardonne. Et il retranscrit le discours tenu par les moines pour justifier leur sévérité : « *Les Indiens de Los Raudales et du Haut- Orénoque sont une race plus forte et plus laborieuse que les habitants du Bas-Orénoque, et ils savent qu'ils sont très demandés à Angostura. Si on les laisse faire, ils descendraient tous par le fleuve pour vendre leurs produits et vivre en toute liberté parmi les Blancs, et les missions resteraient vides* »¹⁷. Il prend le contre-pied de cette thèse spéculative en faisant valoir que c'est parce que « *l'Indien de la forêt est traité comme un serf dans la majorité des missions, car il n'y jouit pas du fruit de son travail, que les établissements chrétiens restent déserts* »¹⁸.

- 25 On pourrait penser que Humboldt a un préjugé contre les missionnaires. En réalité, il s'appuie sur des faits dont il a été le témoin ou dont il a connaissance grâce à ses lectures. C'est ainsi qu'en découvrant les ruines du « *Fortín de los jesuitas* » ou « *Fortaleza de San Francisco Javier* », détruit après l'expulsion des Jésuites, il en vient à évoquer une époque où les soldats espagnols ne se contentaient pas de défendre les missions contre les incursions des Caraïbes, mais, encouragés par les promesses pécuniaires, se lançaient dans une guerre offensive contre les Indiens, tuant quiconque leur opposait la moindre résistance, brûlant leurs cabanes ainsi que leurs plantations, et faisant prisonniers les vieillards, les femmes et les enfants. Bien que cette « *conquête des âmes* », pourtant interdite par les lois espagnoles, fût réalisée à l'initiative et au profit de la Compagnie de Jésus, elle était tolérée par les gouvernants civils, précise Humboldt, lequel reproduit par ailleurs un extrait d'un texte publié par l'un de ces jésuites dans *Cartas edificantes*, texte qui en dit long sur les vertus qu'ils attribuaient à la violence comme moyen de conversion des Indiens au christianisme : « *La douceur est un moyen très lent. En châtiant les naturels, on facilite leur conversion* »¹⁹.

- 26 Humboldt narre un autre épisode révoltant, lié à la cruauté dont les missionnaires peuvent faire preuve envers les Indiens. La scène a été notée dans son « journal » le 30

avril. Elle a pour cadre principal la mission de San Fernando de Atabapo. Il s'agit d'une de ces « excursions » « *que prohibent tant les lois espagnoles que la religion*²⁰ », c'est-à-dire d'une échasse à l'homme destinée à « *sauver l'âme des Indiens* » en arrachant ceux-ci à la forêt. Un matin, à l'aube, le missionnaire, accompagné d'Indiens de la mission, arriva, sur les rives du fleuve Guaviare, à une cabane où il y avait une mère *Guahiba* avec trois enfants, le père étant parti pêcher. Humboldt précise que si la mère avait résisté, les Indiens l'auraient tuée, car tout est permis quand il s'agit de « *conquérir les âmes* ». Mais la mère n'en fit rien, et la petite famille fut capturée et emmenée à la mission. La mère essaya à plusieurs reprises de s'évader avec ses enfants, mais en vain. Pour la punir après une énième tentative, le missionnaire décida de la séparer de ses enfants et de l'emmenner vers les missions du Río Negro, en remontant l'Atabapo. Au cours du voyage, la femme défit les liens qui l'entravaient, se jeta à l'eau en nageant vers la rive gauche du fleuve. Rattrapée en fin d'après-midi, elle fut couchée sur une roche baptisée plus tard « *Piedra de la Madre* »²¹ et cruellement fouettée, après quoi on l'emmena à la mission de Javita, d'où elle s'échappa en pleine nuit, bravant les dangers de la forêt, en pleine saison des pluies. Voulant coûte que coûte retrouver ses enfants, elle retourna rôder autour de la mission de San Fernando, où elle fut capturée et séparée à nouveau de ses enfants, avant d'être envoyée dans une mission du Haut-Orénoque, où elle se laissa mourir de faim, « *comme le font les sauvages au milieu de leurs grands malheurs* », commente Humboldt²².

Guerres interethniques et mise en cause des Européens

- 27 Au chapitre XXII, évoquant l'importance politique de la fondation de la mission de San Fernando de Atabapo, sise près de la confluence de trois grands fleuves qui sont l'Orénoque, le Guaviare et l'Atabapo, Humboldt résume la lutte obstinée que se sont livrée sur les rives de l'Orénoque deux puissantes nations indigènes, à savoir les *Cabres* et les *Caribes*²³. Il explique que les Caraïbes -qu'il appelle à maintes reprises les « Bédouins de l'Orénoque »- et dont l'habitat principal, depuis la fin du XVII^e siècle, se trouve entre les sources des fleuves Caroní, Esequibo, Orénoque et Parima, non seulement dominaient les grandes cataractes, mais encore faisaient des incursions au Haut-Orénoque. Il nous apprend également qu'ayant vaincu et presque exterminé les *Cabres* et étant devenus maîtres du Bas-Orénoque, les Caraïbes se heurtaient maintenant à la résistance des *Guaipunabis*, qui dominaient le Haut-Orénoque et qui sont, avec les *Cabres*, *Manitivanos* et *Parenes*, les peuples les plus anthropophages de ces contrées²⁴.
- 28 Il raconte en outre comment, vers l'an 1750, deux nations rivales, les *Marepizanas* et les *Manitivanos*, dominaient les plages du Río Negro, dévastant les missions au cours de leurs luttes prolongées, et comment les pères jésuites purent conserver leurs établissements par la ruse, en s'achetant la bienveillance de certains chefs et en semant la discorde entre les Indiens. C'est ainsi, dit-il, que Caseru, le chef des *Guaipunabis*, était l'ami des Jésuites, tandis que les *Marepizanos*, *Amuizanas* et *Manitivanos* faisaient de temps à autre des incursions au nord des grandes cataractes. Il dit de ces derniers Indiens qu'ils pratiquaient la chasse à l'homme et vendaient des esclaves aux Hollandais ou aux Portugais, comme le faisaient jadis les Caraïbes, ce qui le conduisit à dénoncer la cupidité des Européens : *en Amérique comme en Afrique la cupidité des Européens a produit des maux identiques : elle a poussé les indigènes à se faire la guerre pour se procurer des esclaves* »²⁵.
- 29 Au chapitre XXIII, où il est question essentiellement du Haut-Orénoque, Humboldt revient sur le thème de la capture d'Indiens destinés à être réduits en esclavage, pratiquée dans le passé par les Portugais en territoire espagnol. Il dénonce cet

« *abominable commerce* », interdit par les anciennes lois de Charles Quint et Philippe III, mais qui dura jusqu'en 1756, quand l'expédition de Solano et l'établissement des missions le firent cesser²⁶. De nouveau il met en cause les Caraïbes, « *peuple commerçant et guerrier* » qui, explique-t-il, « *recevaient des Portugais et des Hollandais couteaux, hameçons, petits miroirs et toute sorte de babioles de verre* » et qui « *poussaient les chefs indiens à se faire la guerre les uns aux autres, leur achetaient les prisonniers et leur arrachaient par ruse et par force tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin.* »

- 30 Cependant, à ses yeux, les principaux coupables de cette situation sont les peuples civilisés d'Europe, qu'il accuse une fois de plus :

C'est ainsi que les malheureux Indiens souffrirent du voisinage des Européens longtemps avant d'entrer en contact avec eux. Le commerce barbare que les peuples civilisés ont fait et font encore en partie sur les côtes d'Afrique étend sa funeste influence, presque jusqu'aux lieux où l'existence des hommes blancs est inconnue²⁷.

Indiens anthropophages

- 31 Humboldt aborde à plusieurs reprises la question de l'anthropophagie des Indiens de la *Guayana*. C'est ainsi qu'évoquant, toujours au chapitre XXIII, le cas d'un *alcalde* indien qui avait mangé l'une de ses femmes après l'avoir engraisée comme un animal, il explique, reprenant à son compte l'opinion des missionnaires, que les actes d'anthropophagie ne sont motivés ni par le manque de nourriture ni par la superstition, mais par la volonté de vengeance, d'où le fait que « *la victoire sur une horde ennemie est célébrée par un repas où l'on dévore une partie du cadavre d'un prisonnier* »²⁸. Il dit des « *sauvages* » qu'ils ne connaissent que leur famille et qu'une tribu n'est pour eux « *qu'une réunion plus nombreuse de parents* ». Il en résulte qu'« *aucun sentiment de pitié ne les empêche de tuer des femmes ou des enfants d'une race ennemie* », femmes et enfants qui sont leur mets préféré dans les banquets organisés à la fin d'un combat ou d'une incursion lointaine. Il ajoute que « *les haines que les sauvages éprouvent pour ceux qui parlent une autre langue et leur semblent être des barbares d'une race inférieure renaissent parfois dans les missions* »²⁹.
- 32 Faisant ensuite référence aux *Cabres*, *Gipunavis* et *Caribes*, qui « *ont toujours été plus puissants et civilisés que les autres hordes de l'Orénoque* », il affirme que contrairement aux *Cabres* et *Gipunavis*, les Caraïbes du continent, ceux qui habitent les plaines situées entre le Bas-Orénoque, le Río Branco, l'Esequibo et les sources de l'Oyapoc, ont horreur de la coutume consistant à dévorer leurs ennemis. Et d'expliquer que cette « *coutume barbare* » n'a existé, aux premiers temps de la découverte de l'Amérique, que chez les Caraïbes des Antilles, lesquels sont tenus pour responsables de ce que les termes « *cannibale* », « *caraiïbe* » et « *anthropophage* » soient devenus synonymes. Il les rend aussi responsables, à cause de leur cruauté, de la loi promulguée en 1504 autorisant les Espagnols à réduire en esclavage tout individu d'une nation américaine dont l'origine caraiïbe peut être prouvée³⁰.

Relation de l'Indien avec la Nature

- 33 Il est frappant de constater que Humboldt n'élabore aucune théorie scientifique sur la relation qu'entretiennent les Indiens avec la nature, se contentant de relater ce qu'il a observé ou entendu dire à ce propos.

- 34 Nous avons vu précédemment ses informations relatives à la nudité des Indiens, à l'usage que ceux-ci font des œufs de tortue et des plantes dont ils tirent les pigments avec lesquels ils peignent leurs corps. S'agissant de leur nudité, il la justifie par la chaleur excessive et les sueurs abondantes dont sont baignés leurs corps le jour comme la nuit, ce qui, dit-il, rend insupportable l'usage des vêtements³¹. La préparation du curare par les Indiens de la Esmeralda a particulièrement intéressé le savant prussien, qui lui consacre plusieurs pages, expliquant que dans la Guyane Espagnole on distingue deux sortes de curare : celui tiré de la racine de la plante, qui est une liane, et celui tiré de la tige, le second, plus fort, étant le plus recherché. La préparation du poison donne lieu, précise-t-il, à une fête qui dure deux jours et au cours de laquelle est consommée une grande quantité de boissons fermentées, les hommes dansant une danse monotone, à laquelle les femmes n'osent pas prendre part³².
- 35 Humboldt dit encore avoir vu quatre Indiens du Río Negro manger de grosses fourmis appelées *bachacos* dont l'abdomen, comme le lui a expliqué un missionnaire, contient une graisse très nourrissante³³. Une autre coutume qui interpelle le savant est la consommation de terre glaise par les Indiens *Otomacos* de la mission d'Uruana. Humboldt écrit que « *Les Otomacos mangent de la terre, c'est-à-dire, en avalent pendant plusieurs mois, tous les jours, une quantité considérable, pour combattre la faim, et sans que cela n'affecte leur santé* »³⁴. Il précise cependant qu'ils ne mangent pas n'importe quelle terre, mais une argile particulière, grasse et fine au toucher, qu'ils consomment principalement pendant la saison des pluies (*invierno*) durant deux mois, quand les hautes eaux rendent la pêche difficile, mais aussi pendant la saison sèche (*verano*), quand le poisson est plus abondant. Le plus étonnant, ajoute-t-il, est que les *Otomacos* ne maigrissent pas en mangeant de telles quantités de terre, qu'ils sont au contraire robustes et n'ont absolument pas le ventre tendu ou enflé.
- 36 Bien qu'il qualifie les *Otomacos* de « *peuple abruti* », il se garde de laisser entendre qu'ils soient les seuls mangeurs de terre du monde. Il dit, en effet, avoir vu des femmes manger de gros morceaux d'argile dans le village de Banco, sur la rive du fleuve Magdalena (actuelle Colombie) ; que l'argile est consommée encore sur les côtes de Guinée, sur l'île de Java, ainsi qu'en Allemagne, où les ouvriers des carrières de pierre argileuse exploitées dans la montagne de Kiffhauser, mettent sur leur pain, au lieu du beurre, une argile très fine qu'ils appellent *Steinbutter*, soit « *beurre de pierre* ».
- 37 De la mission d'Uruana, Humboldt dira encore qu'elle est plus difficile à gérer que la plupart des autres missions, à cause du caractère des *Otomacos*, qu'il qualifie de peuple turbulent, bruyant, qui s'abandonne sans freins à ses passions. Non seulement cette ethnie a une passion démesurée pour les boissons fermentées à base de manioc et de maïs, ainsi que pour le vin de palme, mais encore elle atteint un état d'ébriété spéciale, de folie, en inhalant la poudre du *niopo*, le *niopo* -qui se dit *nupa* en *maypure*- étant le fruit d'une plante de la famille des mimosas, que Humboldt a baptisée *Acacia Niopo*³⁵.
- 38 Le manioc et le maïs sont la preuve que les Indiens de la forêt pratiquent une forme d'agriculture, ce qui est confirmé par la référence que fait Humboldt à la banane et à l'« *admirable fertilité de la nature* ». Cependant, Humboldt met l'accent sur l'épuisement rapide des sols, du fait d'une production trop abondante sur une petite surface, ce qui, explique-t-il, oblige l'Indien à mener, à l'instar de l'Arabe, une vie de nomade et à se déplacer dans l'immense forêt avec ses semences³⁶. Humboldt dit encore comment la connaissance des plantes s'avère utile pour les jeunes indiennes qui, pour de multiples raisons, refusent d'être mère à un âge jugé inopportun par elles : elles boivent des tisanes

abortives, qui n'altèrent pas leur santé au point de ne pas leur permettre de procréer à un âge plus avancé³⁷.

- 39 Bien que Humboldt ne soit pas allé jusqu'au delta de l'Orénoque, il renseigne sur les maisons des *Guaraúnos*, exemple singulier de la capacité des autochtones à s'adapter à leur environnement naturel. Ces Indiens, explique-t-il, habitent depuis toujours des maisons suspendues à des troncs d'un palmier appelé *Mauritia*, véritable « *arbre de vie* », plus connu sous le nom de *moriche*, qui, en plus de son tronc imputrescible, leur fournit de quoi fabriquer de la farine et du vin, ainsi que du fil pour leurs cordes et leurs hamacs³⁸.

Diversité linguistique du monde indien d'Amazonie

- 40 Alexandre de Humboldt a été frappé par la « *prodigieuse diversité* » des langues parlées sur les rives du Meta, de l'Orénoque, du Casiquiare et du Río Negro, et par la difficulté qu'elle engendre au niveau de la communication entre ethnies, chacune se singularisant, semble-t-il, par sa langue surtout. Ainsi, énumérant celles parlées dans les missions de la Guyane Espagnole, à savoir le *caribe* ou *carina*, le *guamo*, le *guahibo*, le *yaruro*, l'*otomaco*, le *maipure*, le *sáliva*, le *marivitano*, le *maquiritare* et le *guaica*, il déclare qu'elles sont moins apparentées que ne le sont le grec, l'allemand et le perse³⁹. Il se dit surpris de constater que dans la mission de la Esmeralda, en dépit de son extrême petitesse, on parle trois langues indigènes, qui sont l'*idapaminare*, le *catapareño* et le *maquiritano*. De même, il note avec étonnement qu'à Atures on parle encore la langue *maipure* bien que la mission ne soit habitée que par des *Guahibos* et des *Macos*⁴⁰. Il affirme qu'il y a des langues dominantes dans certaines parties de l'Amazonie : le *maquiritano* dans le Haut-Orénoque, le *caribe* dans le Bas-Orénoque, l'*otomaco* près de la confluence de l'Apure, le *tamanaco* et le *maipure* dans les Grandes Cataractes, et le *maravitano* sur les rives du Río Negro.

Les Indiens nains et blanchâtres

- 41 Quels que soient les endroits où Humboldt a rencontré des Indiens (la côte, les *Llanos* et l'Amazonie), il n'a pas manqué d'être frappé par les différences physiques qu'il y a entre les ethnies, dont la couleur de la peau. Une curiosité qui l'a frappé tout particulièrement, ce sont les « *Indiens nains et blanchâtres* » que, selon lui, certaines traditions situent depuis des siècles près des sources de l'Orénoque. Il dit en avoir vu quelques spécimens à la Esmeralda, mais qu'on a exagéré la petite taille des *Guaicas* et la blancheur des *Guaharibos*. A son avis, après les *Guaicas*, les *Guainaros* et les *Puñavos* sont les Indiens les plus petits. Concernant la couleur de leur peau, il dit que les quatre nations les plus « blanches » de l'Orénoque lui ont semblé être les *Guaharibos* du fleuve Geheta, les *Guainaros* de l'Ocamo, les *Guaicas* du *caño*⁴¹ Chigüire, et les *Maquiritaires* des sources du Padamo, du Jao et du Ventuari⁴². Il nie catégoriquement que les « *Indiens blancs* » de l'Orénoque soient des métis d'Indien et de Blanc, faisant valoir qu'il a vu des milliers de *Mestizos* et que les individus des « *tribus blanchâtres* »⁴³ qu'il a examinés ont les traits du visage, la stature et les cheveux caractéristiques des autres Indiens.

Les mythes amazoniens

- 42 Humboldt s'est intéressé également aux mythes des Indiens. C'est ainsi qu'il dit des peuples du Haut-Orénoque, de l'Atabapo et de l'Inírida, qu'à l'instar des Germains et des Grecs de l'Antiquité, ils ont le culte des forces de la nature, et qu'ils distinguent deux

principes : celui du bien (*Cachimana*) et celui du mal (*Iolokiamo*)⁴⁴. Il mentionne un autre personnage mythique plus connu qui est *Amalivaca*, lequel est considéré par les *Tamanacos* comme leur père, c'est-à-dire le créateur du genre humain, bien que, fait-il observer, « chaque peuple se considère comme la source des autres ». Le nom d'*Amalivaca* s'est diffusé, affirme Humboldt, sur un territoire de plus de 5.000 lieues carrées, et même les peuples caraïbes, dont la langue, dit-il, n'est pas plus proche du *tamanaco* que l'allemand ne l'est du grec et du perse, considèrent *Amalivaca* comme leur ancêtre. Le savant prussien souligne par ailleurs la similitude existant entre le mythe d'*Amalivaca* et celui du Déluge universel, d'une part, et entre le dieu mexicain *Quetzalcohuatl* et « le personnage mythologique de l'Amérique barbare ou des Llanos de la zone torride » qu'est *Amalivaca*⁴⁵, d'autre part.

- 43 Il se réfère aussi à deux lieux mythiques inventés par les Indiens pour abuser les Espagnols et dont la recherche, qui a commencé à obséder les Européens dès la première moitié du XVI^e siècle, a duré jusqu'à la fin du XVIII^e siècle : l'Eldorado (*El Dorado* en espagnol) et le Lac (ou Lagune) Parima.

Noirs et *Pardos* de l'Orénoque

- 44 Humboldt révèle la présence dans la forêt amazonienne de Noirs et de *Pardos*⁴⁶ vivant au contact des Indiens et des missionnaires. Au chapitre XX, il aborde le thème du dépeuplement des établissements chrétiens de la *Guayana* en général, qu'il l'attribue à plusieurs facteurs combinés : répugnance des Indiens au régime des missions ; insalubrité du climat chaud et humide ; mauvaise alimentation, maladies des enfants mal soignées ; recours par les femmes à des plantes vénéneuses pour avorter. Il raconte alors comment le *Padre Guardián de los Observantes*, effrayé par le rapide dépeuplement des villages situés près des chutes, avait, quelques années auparavant, proposé au gouverneur de la province de remplacer les Indiens par des Noirs. Humboldt, qui semble approuver a posteriori une telle initiative, fait le commentaire suivant : « On sait que la race africaine résiste merveilleusement aux climats chauds et humides » et en apporte pour preuve le fait qu'une colonie de Noirs libres connut un franc succès sur les rives malsaines du fleuve Caura, dans la mission de San Luis de Guaraguaraico, où l'on fait, dit-il, les meilleures récoltes de maïs. Il continue en disant que, encouragé par ce bon résultat, le *Padre Guardián* voulut transporter une partie de ces « colons » noirs aux chutes de l'Orénoque ou acheter des esclaves aux Antilles, mais qu'une « piété mal comprise » a fait échouer ce projet. Et il voit cette « piété mal comprise » dans la réponse faite aux moines par le gouverneur : « Étant donné qu'on ne pouvait assurer mieux la vie des Noirs que celle des Indiens, il n'était pas juste d'obliger les premiers à habiter les villages des chutes ». Humboldt ne cache pas sa sympathie pour l'initiative du *Padre Guardián*, où il croit déceler l'idéal du christianisme primitif, qui « était de favoriser le bonheur et la liberté des dernières classes du peuple », selon lui⁴⁷. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de faire remarquer ce que sa posture a de rétrograde et de raciste. En effet, la thèse selon laquelle « la race africaine résiste merveilleusement aux climats chauds et humides » est ancienne et a servi à justifier aussi bien l'esclavage des Africains que la traite négrière. Quant à la réponse du gouverneur de la province, que Humboldt déplore, elle est empreinte de bon sens et de justice, et non pas dictée par une quelconque « piété mal comprise ».
- 45 Le séjour d'Humboldt à la mission de Javita, évoqué au chapitre XXII, lui fournit l'occasion de signaler la présence, parmi les Indiens, d'une Mulâtresse, et surtout de critiquer la

façon de s'exprimer des « *gens de couleur* ». Il s'agit d'une femme surnommée « *la curandera* », qui, dit-il, prétendait connaître toutes les bestioles qui s'incrument sous la peau de l'homme et la minent. Il dit qu'elle annonça « *avec la gravité pédantesque des gens de couleur* » qu'elle avait trouvé un *arador* (acarus) sous la peau d'un malade⁴⁸, ce qui laisse entendre qu'il a auparavant rencontré beaucoup de « *gens de couleur* » et que tous s'expriment de manière pédante. Au chapitre XXIV, il exprime sa surprise de rencontrer dans la mission la Esmeralda de nombreux *Zambos*⁴⁹, Mulâtres « *et autres gens de couleur* » qui par vanité se disent espagnols et se croient blancs, parce qu'ils ne sont pas rouges comme les Indiens. Et d'ajouter que ces gens vivent dans la misère la plus épouvantable ; que la plupart ont été exilés là ; qu'il s'agit de vagabonds et de malfaiteurs que la justice avait poursuivis en vain et que Solano, voulant fonder précipitamment des colonies à l'intérieur du pays afin d'empêcher que les Portugais ne s'y installent, avait ramassés dans les *Llanos* et même à Margarita⁵⁰. Il revient sur les prétentions des « *hommes de couleur* » à la page suivante en affirmant que :

« Dans les missions, tout homme de couleur, qui n'est pas franchement noir comme un Africain ou cuivré comme un Indien, se dit espagnol ; il appartient à la catégorie des gens de raison, à la race dotée de raison, et cette raison, il faut en convenir, parfois arrogante et paresseuse, persuade les Blancs et ceux qui croient l'être, que labourer la terre est travail d'esclaves⁵¹, de poitos⁵² et d'indigènes néophytes.

- 46 On perçoit sans mal dans de tels propos la trace des préjugés européens à l'encontre des dits « hommes de couleur », singulièrement des sang-mêlé, à qui il est reproché de ne pas savoir rester à leur place, de se proclamer égaux aux Blancs et de mépriser les Indiens.

Conclusion : L'Amazonie, un bel espace à protéger

- 47 Alexandre de Humboldt ne cache pas que la forêt amazonienne est une région où la vie est loin d'être facile, à cause de son immensité, des difficultés et des dangers de la navigation, du climat humide et chaud, des fièvres et de la présence de prédateurs tels que le *tigre* (jaguar) et le crocodile, de serpents venimeux, et surtout d'une grande variété de moustiques qui font une guerre impitoyable à tous les humains sans exception⁵³.
- 48 Toutefois, bien qu'il semble que les Blancs aient plus de mal à s'y adapter que les Indiens et les Noirs⁵⁴, l'Amazonie qu'il décrit n'apparaît pas comme un « enfer vert ». Notons à ce propos que, bien qu'ayant passablement souffert physiquement, Humboldt ne signale pas qu'il ait été malade⁵⁵ ou que des animaux l'aient attaqué, si on fait exception, bien sûr, des moustiques. Il rapporte même une histoire touchante qu'on lui a racontée : celle d'un jaguar qui a été vu un jour dans un village indien, en train de jouer avec un bébé sans lui faire le moindre mal.
- 49 La contemplation de certains paysages amazoniens lui fournit même l'occasion de révéler son talent de poète, comme on peut le constater en lisant les pages 81-86 du chapitre XXI, notamment celles où il évoque le paysage grandiose qui s'offre à sa vue du haut du mont de Manimi, près de la cataracte de Quituna -ou d'Atures-, dont il dit :
- « Tel est le caractère du paysage que l'on découvre du haut du mont de Manimi, qui n'a été décrit par aucun autre voyageur. Je ne crains pas de le répéter : ni le temps, ni la vue des cordillères, ni mon séjour dans les vallées tempérées du Mexique, n'ont effacé en moi la vive impression (causée par) l'aspect des cataractes »⁵⁶.
- 50 Cette vision poétique de l'Amazonie mérite d'être soulignée. Elle contraste fortement avec celle qu'offrirait dans la première moitié du XX^e siècle le Colombien José Eustasio

Rivera, l'auteur du fameux roman « régionaliste » *La vorágine* (1923), où la forêt amazonienne est présentée comme un véritable « enfer vert » et le lieu d'une implacable exploitation de l'homme par l'homme, à cause de sa richesse en caoutchouc. Le Vénézuélien Rómulo Gallegos, dans *Canaima* (1935), fera de la forêt amazonienne un lieu « barbare » et inhospitalier, tout en exaltant sa beauté grandiose et l'obligation qu'elle impose à l'homme de se surpasser, de se transformer en « demi-dieu » pour y survivre. A l'opposé, le Cubain Alejo Carpentier, dans *Los pasos perdidos* (1953), représentera l'Amazonie vénézuélienne comme un espace certes dangereux, aux apparences trompeuses, mais surtout comme un Éden, le lieu d'une civilisation originale, où l'on peut faire un merveilleux voyage dans le temps, jusqu'au deuxième jour de la Genèse : celui de la séparation des eaux⁵⁷.

- 51 Depuis le voyage de Humboldt, l'Amazonie vénézuélienne a subi de multiples agressions physiques de la part de l'homme, du fait de sa richesse en caoutchouc⁵⁸, bois précieux, or, diamant, fer, pétrole, etc. L'antique Provincia de Guayana a été amputée d'une partie de son territoire au profit de la Grande-Bretagne⁵⁹, puis divisée en trois Etats fédéraux. Cependant, l'Amazonie demeure la région la moins peuplée et la moins développée du pays, ce qui peut être une consolation pour les défenseurs et les amoureux de la nature. Son relatif sous-développement est, d'un certain point de vue, un atout qui, pour être pérennisé, nécessite que l'homme apprenne à respecter la Terre Mère, à la protéger, à l'exploiter avec discernement, comme le faisaient les Indiens à l'époque de Humboldt.
- 52 Défendre et protéger l'Amazonie implique que l'on défende et protège la planète entière, car le Venezuela, qui n'est pas isolé du reste de la Terre, subit lui aussi les conséquences du dérèglement climatique global. C'est ainsi qu'en 2016, la centrale hydroélectrique de Guri, alimentée en eau par le fleuve Caroni, affluent de l'Orénoque, dans l'Etat de Bolívar, a pratiquement cessé de fonctionner à cause d'une implacable sécheresse.

NOTES

1. Le titre exact de l'édition française originale est : *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent*, fait en 1799,1800, 1801,1802, 1803,1804, par Al. de Humboldt et A. Bonpland, rédigé par Alexandre de Humboldt ; avec un atlas géographique et physique.
2. *Viaje a las regiones equinocciales del Nuevo Mundo*, hecho en 1799, 1800,1801, 1802,1803, 1804, por A. De Humboldt y A. Bonpland, Redactado por Alejandro de Humboldt, Caracas, Ediciones del Ministerio de Educación, Dirección de Cultura y Bellas Artes, Colección « Viajes y Naturaleza », Segunda edición, 1956.
3. Il s'agit de : Lisandro Alvarado, qui a traduit les 7 premiers « tomes » et de José Nucete-Sardi et Eduardo Röhl, qui ont traduit les deux autres.
4. Le mot *llano* veut dire plaine. Au Venezuela, il sert à désigner une immense région plane correspondant à 35 % du territoire et couverte de savane. On distingue les *Llanos occidentales*, les *Llanos centrales* et les *Llanos orientales*. Les *Llanos* sont séparés de la Guayana par l'Orénoque, qui sert de frontière naturelle.
5. A la page 234 du tome III, chapitre XVIII, Humboldt écrit : « Les pages suivantes sont un extrait de mon journal ».

6. Tome V, Livre 9, chapitre XXVI, page 197.
7. Nous ne saurions dire si Bolívar s'est inspiré de la pensée de Humboldt, mais lui aussi a préconisé, dans sa célèbre « Carta de Jamaica », le percement d'un tel canal en Amérique Centrale, sans préciser toutefois le pays.
8. Tome IV, Livre 7, chapitre XX, page 11.
9. Tome IV, livre 7, chapitre XXII, page 118.
10. Ibid., page 118.
11. Ibid., page. 130.
12. Ibid., page 178
13. *Onoto* veut dire « roucou » en français.
14. Tome III, chapitre XIX, Page 286.
15. Ibid., page 288.
16. Ibid., page 293.
17. Ibid., page 298.
18. Ibid., page 298.
19. Ibid., page 304.
20. Ibid., page 304
21. « Pierre de la Mère ».
22. Tome IV, chapitre XXI, page 140.
23. Notons que selon Humboldt, les Caraïbes se disaient *Carina* et non pas *Caribe*.
24. Tome IV, chapitre XXII, page 122.
25. Ibid., page 124.
26. Tome IV, chapitre XXIII, page 205.
27. Ibid., page 206.
28. Tome IV, chapitre XXIII, livre 8, page 240.
29. Ibid. page .241.
30. Ibid. page 243.
31. Tome III, chapitre XIX, livre 5, page 292.
32. Tome IV, chapitre XXIV, livre 8, page 303.
33. Tome IV, Chapitre XXIII, page 207
34. Tome IV, chapitre XXIV, page 363.
35. Ibid. page 376.
36. Tome IV, chapitre XXII, page 158.
37. Tome IV, chapitre XX, pages 24-25.
38. Tome IV, chapitre XXIV, page 414.
39. Tome III, chapitre XIX, pages 308-309.
40. Tome IV, chapitre XXI, page 88.
41. Le mot *caño* désigne un canal naturel.
42. Tome IV, chapitre XXIV, pages 319-321.
43. Notons que Humboldt utilise tantôt l'adjectif « blanc » tantôt l'adjectif « blanchâtre ».
44. Tome IV, chapitre XXII, page 160.
45. Ibid., pages 338-340.
46. Au Venezuela, le mot *pardo*, qui veut dire « brun », a d'abord désigné le Mulâtre, appelé aussi *mulato*. Parfois, il est employé par euphémisme pour *negro*. A la fin de l'époque coloniale, il a servi à désigner l'ensemble des sang-mêlé (*mulatos, zambos, mestizos*, etc) .
47. Tome IV, chapitre XX, Livre 7, page 27.
48. Tome IV, chapitre XXII, page 144.
49. Un *zambo* est un métis de Noir et d'indien.
50. Tome IV, livre VII, chapitre XXIV, page 287.
51. Sous-entendu : esclaves noirs.

52. Un *poito* est un esclave indien.
53. Au tome IV, chapitre XX, Humboldt consacre plusieurs pages aux moustiques, dont il énumère (à la page 59) les différentes espèces en indiquant leurs noms indiens et espagnols.
54. Rappelons que Humboldt y a rencontré peu de Noirs.
55. Bonpland a eu moins de chance que Humboldt : après son arrivée à Angostura, il a dû garder le lit plusieurs jours à cause d'une forte fièvre.
56. Tome IV, chapitre XXI, page 85.
57. Ce roman a été traduit en français sous le titre *Le partage des eaux*.
58. Humboldt mentionne au tome IV, chapitre XXII, pages 154-156, l'existence d'un « prétendu caoutchouc fossile », appelé *dapicho* par les Indiens, qui s'en procurent en creusant un trou de deux ou trois pieds de profondeur dans un terrain marécageux, entre les racines de deux arbres connus respectivement comme *Jacio* et *Curvana*. Il identifie le *Jacio* comme étant l'Hévéa.
59. La Guayana esequiba

RÉSUMÉS

Le *Voyage aux régions équinoxiales du Nouveau Continent (1799-1804)* du baron prussien Alexandre de Humboldt, rédigé en français et publié à Paris au début du XIX^e siècle, est riche en informations scientifiques des plus variées sur le Venezuela et singulièrement sur sa partie amazonienne, appelée alors Provincia de Guayana, qu'il a parcourue par voie fluviale durant près de 75 jours. Dans les chapitres consacrés à la Guyane espagnole, il relate son long voyage en pirogue du port *Ilanero* de San Fernando de Apure jusqu'au Haut-Orénoque, puis de là jusqu'à la ville d'Angostura (actuellement Ciudad Bolívar), capitale de la province, faisant état non seulement de ce qu'il a vu, observé, entendu dire et noté dans son « journal », mais aussi du fruit des recherches qu'il a effectuées postérieurement à son voyage, et qui justifient qu'il se proclame « historien des colonies ».

L'Amazonie vénézuélienne est tributaire de l'Orénoque et ses nombreux affluents. La population y est composée surtout d'Indiens appartenant à une grande diversité d'ethnies, parlant des langues très différentes les unes des autres, vivant parfois en liberté, mais le plus souvent confinés dans des missions tenues par des religieux espagnols. Il y a aussi quelques Noirs et autres « gens de couleur » appelés *Pardos*. Tous les habitants sont soumis au même climat rude et débilitant, à la toute-puissance de la forêt équatoriale, mais celle-ci n'apparaît pas pour autant comme un « enfer vert ». Humboldt qui s'intéresse à tout nous informe en particulier des relations entre ethnies indiennes et entre Indiens et non-Indiens, dénonçant au passage la cupidité des Européens et l'esclavage des Indiens. Il ne cache pas son admiration pour les « Bédouins de l'Orénoque » que sont les Caraïbes, dont il vante les qualités physiques et intellectuelles, sans omettre toutefois de rappeler qu'ils ont été jadis des pourvoyeurs d'esclaves. Il renseigne sur la flore et la faune, les pratiques agricoles des Indiens, l'usage qu'ils font de certaines plantes, leurs coutumes, croyances et mythes.

INDEX

Mots-clés : Amérique du Sud, Amazonie, littérature, Alexandre de Humboldt, nature, humain

AUTEUR

MAURICE BELROSE

Professeur émérite, Centre de Recherche Interdisciplinaire en Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines - CRILLASH, Université des Antilles, aculté des Lettres et Sciences Humaines - Campus Universitaire B.P 7209 97275 Schoelcher Cedex, Martinique, courriel :
Maurice.Belrose@martinique.univ-ag.fr